

**Zeitschrift:** La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère  
**Herausgeber:** Association des musiciens suisses  
**Band:** 1 (1907-1908)  
**Heft:** 14

**Rubrik:** La musique en Suisse

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

de la joie. L'amour et l'amitié n'ont rien fait que de me meurtrir ! » Il pouvait bien écrire à son élève, Ferdinand Ries : « Mille compliments à votre femme, moi, hélas ! je n'ai point de femme ! je n'en ai jamais trouvée qu'une que j'aurais voulu avoir, et jamais je ne l'aurai. »

Quant à l'Aimée que son génie immortalisa, elle ne fut en aucun cas Madeleine Willmann ! A vingt-cinq ans (car il s'agirait alors de l'année 1795), quelle qu'ait été la maturité de Beethoven, il ne peut avoir écrit cette lettre dont on a dit : « c'est un chant plutôt qu'une lettre, un chant d'amour fiévreux et saccadé, comme tel finale des derniers quatuors. »

Mais j'ai omis un ... détail.

La lettre est écrite au crayon, Beethoven le dit du reste. Elle est écrite sur une feuille de papier à la cuve, pliée deux fois, papier tel qu'on en utilisait à Vienne vers 1800. L'écriture, à en croire M. Th. Frimmel, qui a étudié avec un soin tout particulier les graphismes du maître, est d'après 1800, mais, semble-t-il, d'avant 1815. Entre deux des feuillets se trouvait une branche de lilas desséché, dont Mariam Tenger fait des « immortelles », pour le besoin de sa cause. Et sait-on où elle a été retrouvée cette lettre précieuse, objet de tant de discussions ? Dans le tiroir secret d'un meuble ayant appartenu à Beethoven !

La lettre n'a pas l'aspect d'un pli postal ; elle ne porte pas d'adresse, pas de timbre, pas de cachet, pas de date.

A-t-elle jamais été expédiée ? A-t-elle jamais été reçue ?

Peu importe, en définitive. Une chose est certaine : une Femme (anonyme pour nous, l'« Immortelle Aimée ») a inspiré à Beethoven les sentiments puissants et passionnés dont la lettre est le reflet vivant, les sentiments qui — amplifiés par sa sensibilité de génie, cette sensibilité que Flaubert disait une sensibilité d'« écorché » — lui donnèrent la force de vivre et de créer une *Appassionata*, dédiée à Franz de Brunswick, une *Sonate en ut dièse mineur*, dédiée à la comtesse Giulietta Guicciardi, une *IX<sup>me</sup> symphonie* enfin, cet hymne grandiose à la Joie, à la Joie divine ou, mieux encore, à la Joie de l'homme qui, après avoir vaincu toute souffrance, s'est élevé au-dessus des contingences terrestres.

Cette femme — quelle qu'elle soit — est bien réellement immortelle, — l'« Immortelle Aimée ».

GEORGES HUMBERT.

## \*\*\* LA MUSIQUE EN SUISSE \*\*\*

(De nos chroniqueurs particuliers)

**Aarau.** Le « Sängerbund », société chorale d'hommes que dirige M. H. Hesse, vient de donner, le 8 mars, son second concert de l'hiver. Des chœurs de Gust. Weber, G. Angerer, S. Breu, M. Brunner et J. Rheinberger (*Hymne à la musique*, avec accompagnement de piano) ont présenté la société sous un jour favorable, mais sans rien offrir d'extraordinaire. Quant aux solistes, ils se sont montrés les artistes que nous savions : M<sup>lle</sup> L. Burgmeier a enchanté ses auditeurs, grâce à sa voix d'alto merveilleusement veloutée et à ses interprétations aussi impressionnantes qu'expressives. M. Hans Kötscher, l'excellent « Concertmeister » bâlois, a joué avec

beaucoup de goût et une belle sonorité le concerto en *sol* mineur de M. Bruch, une *Romance* de Sinigaglia et l'inévitable *Zapateado* de Sarasate. Rappelé avec insistance, il a ajouté encore à son programme le *Prélude* en *mi* majeur de la VI<sup>me</sup> sonate de J.-S. Bach.

Nous avons eu auparavant, grand évènement musical pour une ville comme la nôtre, deux concerts de la jeune violoniste Steffi Geyer, avec, au piano, M. Ernest Lochbrunner. La *Chaconne* de Bach, le concerto de Mendelssohn (pourquoi, à tout prix, un concerto, lorsqu'on n'a pas d'orchestre à sa disposition?), la sonate pour piano et violon de V. Andreae, les *Valses* de Hegar et la deuxième des *Scènes de la Csarda*, de J. Hubay, son maître, ont confirmé pleinement la grande réputation de la virtuose. Mlle Steffi Geyer est, sans contredit, une artiste de tout premier ordre. Son succès fut tel qu'il fallut, la seconde fois, passer de la petite dans la grande salle de concerts. Nous n'oublierons pas, en dépit de l'accueil plus brillant fait à la violoniste, de mentionner M. Lochbrunner, qui, au piano, soutint fort bien la virtuose, et, seul, interpréta avec la belle technique que l'on sait le *Scherzo* en *si* mineur, de Chopin, les *Cloches de Genève* des « Années de pèlerinage », de Liszt, etc., etc.

**Berne.** La troisième et dernière séance de musique de chambre, le 25 février, était un peu mieux fréquentée que les autres. Au programme, trois œuvres connues : le quatuor en *fa* mineur, op. 95, de L. v. Beethoven, celui en *ut* majeur, de J. Haydn, et le quatuor avec piano de R. Schumann. Grand succès pour les exécutants : MM. Jahn, Beyer, Opl, Monhaupt et Mlle Kuhn, pianiste.

Le « Berner Männerchor » s'est tout à fait distingué dans son concert annuel du 1<sup>er</sup> mars. Sous la direction de son excellent chef, M. E. Henzmann, cette société chorale de 170 membres fait de rapides progrès. Les attaques et les intonations nous ont paru beaucoup plus sûres que les années précédentes. Le programme comportait des œuvres très intéressantes. Le chœur « a cappella » *Sur les bords du Rhin*, de Max Bruch, qui ouvrait le concert, fit déjà une bonne impression ; vint ensuite un chœur à huit voix : *Chant des Esprits au-dessus des eaux*, écrit par F. Schubert sur un poème de Goethe, avec accompagnement d'un orchestre à cordes, composé uniquement d'altos, de violoncelles et de contrebasses. Cette œuvre, d'une grande difficulté, a été très bien exécutée. Comme nouveauté nous avons entendu une composition du chef d'orchestre zurichois, M. Lothar Kempter : *La mort de Sardanapale*, poème de Maurice R. v. Stern, et, à la fin du concert, une cantate patriotique de H. Wolf.

Le soliste, M. H. Weil, baryton, de Stuttgart, a une voix agréable, quoique un peu dure dans les notes hautes. Il a fort bien chanté le solo de la cantate de Kempter, mais s'est distingué surtout dans deux mélodies avec orchestre : *Prométhée* et le *Rattenfänger*, de H. Wolf. Il est regrettable que ces morceaux, d'une finesse si exquise, soient maladroitement orchestrés, la voix étant complètement étouffée par une trop grande sonorité. Il y avait foule à ce concert.

**Genève.** Notre « Quatuor Genevois » a donné sa quatrième et dernière séance ; il a remporté un beau succès artistique. Au programme le quatuor op. 18 n° 3 (en réalité le premier écrit), de Beethoven, dans lequel le premier violon a constamment la part du lion. M. Eugène Reymond a su rendre sa partie avec beaucoup de finesse et MM. Pahnke, Darier et Ad. Rehberg l'ont soutenu avec un juste et discret ensemble. M. Alexandre Mottu a joué avec M. Darier la sonate op. 12 de Georg Schumann, pour piano et violon. Pas très personnelle, mais enthousiaste et prouvant un réel talent, malgré quelques dures dissonances, cette sonate encore un peu jeune a été brillamment jouée par les deux artistes. Enfin le quintette de l'allemand-américain Hugo Kaun, assez compliqué, mais de facture fort intéressante, a été mis en valeur par les cinq artistes, très applaudis.

Les « Chœurs paroissiaux » du canton de Genève ont donné leur concert annuel. La fédération compte actuellement dix-huit chœurs, formant un ensemble d'environ huit cents chanteurs. Dix directeurs ont présenté leurs sociétés: MM. Pochon, Bratschi, Otto Wend, Kœckert, Bonny, Guichard, Christen, Piantoni, Rochat et Chaix. A citer un *Motet* de Willy Rehberg qui a fait grand plaisir. M. Otto Barblan a dirigé deux chœurs d'ensemble d'effet grandiose. Tout cela dénote de grands efforts, et les résultats artistiques obtenus sont très encourageants.

M. Birnbaum a donné son dernier concert d'abonnement et il a été longuement acclamé par le public genevois, qui regrette infiniment la décision prise par le comité lausannois de ne pas renouveler ces concerts l'an prochain. Le programme était consacré à la musique française: la claire et bien sonnante ouverture du *Roi d'Ys*, de Lalo, le *Sommeil de Psyché*, de César Franck, qui malgré toute sa finesse traîne décidément en longueur, le prélude à *L'après-midi d'un faune*, de Cl. Debussy, d'une lumineuse sonorité, mais qui était un peu au-dessus des capacités de l'orchestre, la substantielle *Espana*, de Chabrier, fort bien enlevée, et la symphonie en *sol* (variations sur un air montagnard français), de Vincent d'Indy, qui a été le clou de la soirée et dans laquelle M. Jules Nicati, pianiste, de Lausanne, s'est taillé un succès justifié. La soliste, Mme Povla Frisch, n'a montré des moyens suffisants ni au point de vue vocal, ni au point de vue du style. Aimable chanteuse de salon, sans doute, avec une voix sympathique et caressante, mais cela ne suffit point.

M. Louis Van Laar, professeur de violon au Conservatoire (suppléant de M. H. Marteau), a donné une séance musicale des plus intéressantes. Il a joué, de concert avec le pianiste Goellner, l'enthousiaste et mélodique sonate de Volkmar Andreæ, qui a ravi l'auditoire. Puis il a tenu la partie de premier violon dans un trio nouvellement composé par H. Marteau. Ce dernier y jouait lui-même l'alto, tandis que M. Carlo Bonfiglio, le premier violoncelliste du Théâtre et des Concerts d'abonnement, y maniait son instrument d'un archet fin, sobre et ferme. Ce fut un ensemble exquis. L'œuvre nouvelle est en grand progrès sur les précédentes. Il y a notamment un *Menuet* des plus distingués et une *Passacaille* d'un magnifique travail contrapuntique et d'une progression admirable. Mais l'œuvre la mieux sonnante et la mieux inspirée de M. H. Marteau est bien la *Chaconne* pour alto qu'il nous a fait entendre ce même soir. Une grande noblesse de pensée et même une progression tout à fait pathétique se trouvent dans cette chaconne que Marteau a jouée *con amore* et qui a produit une profonde impression. Enfin le poétique quatuor de Vincent d'Indy a brillamment clôturé cette belle soirée.

Miss Minnie Tracey a donné son concert annuel: belle voix toujours, mais interprétations affectées et intonations par trop fausses. Au programme *L'amour et la vie d'une femme*, de Schumann, et de jolies œuvres de Fauré, Brahms, R. Strauss et Grieg. Un jeune pianiste, M. Lazare Lévy, se produisait aussi; il a déployé un réel talent et une virtuosité de bon aloi dans diverses œuvres de Chopin, Bach, Mozart, Beethoven, etc.

M. R. de Koczalski a donné un sixième concert, consacré cette fois à des auteurs variés, et s'il n'a pas eu toujours la passion et la force voulues, ainsi dans la *Mort d'Yseult*, il a néanmoins interprété Schumann, Schubert, Liszt et Saint-Saëns avec un très grand charme et un toucher unique.

Au neuvième concert d'abonnement, M. Marteau a obtenu encore un succès considérable avec le concerto de Brahms, qu'il joua impeccablement, dans un style superbe. Rappelé, il donna des pages de Bach et de Max Reger, et prouva par la solidité de son jeu qu'il est digne de succéder à Joachim. M. Stavenhagen dirigeait la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qui parut décidément longue et désuète, en dépit de quelques parties géniales comme le « Songe d'une nuit de Sabbat » et la « Marche au supplice ». L'exécution orchestrale a été très honorable, sans être



toutefois très brillante. Le poème symphonique de Strauss, *Mort et transfiguration* a été, par contre, joué avec un brio et une expression pathétique très justes.

L'« Harmonie Nautique » a donné son premier concert depuis la mort de son ancien chef Bonade et sous la direction de M. Pieyre, chef intérimaire. Elle s'est montrée vaillante comme toujours.

**Lausanne.** Le dernier concert d'abonnement devait être consacré à la musique française contemporaine. Malheureusement, M<sup>me</sup> Lucienne Bréval, empêchée de venir, a dû être remplacée, en sorte que seules les œuvres orchestrales respectaient ce programme. La *Symphonie montagnarde* de V. d'Indy en a été la pièce de résistance. Bien que le nom de symphonie donné à trois groupes de variations, nous semble un peu abusif, nous avons ressenti le plus vif plaisir à entendre cette œuvre de jeunesse de l'auteur de *Wallenstein* dans une bonne exécution. M. Jules Nicati a beaucoup contribué à ce succès, en se chargeant de l'humble rôle que le compositeur accorde au piano et qui n'est pas sans de sérieuses difficultés. La manifestation stupide et presque ironique d'une claque mal intentionnée n'aura pas trompé M. Nicati sur la reconnaissance de la majorité du public.

L'ouverture du *Roi d'Ys*, de Lalo, une page magistrale pourtant, n'a pas réussi à faire sortir nos habitués de la réserve qu'ils croyaient devoir s'imposer ce soir-là, sans doute pour se remettre de l'enthousiasme qu'avait suscité M. Busoni. Le *Sommeil de Psyché*, de César Franck, n'y invitait guère d'ailleurs. C'est une grisaille charmante, nuancée délicatement et dont on jouit beaucoup sans en être ému. A propos de l'*Après-midi d'un faune*, de Debussy, il faut convenir que le public a fait de sensibles progrès ; il ne rit plus, il écoute « respectueusement » et applaudit avec discrétion. Le concert se terminait par la rhapsodie *Espana*, de Chabrier, brillamment exécutée et qui aurait fait un effet très grand sur un public moins fatigué.

M<sup>me</sup> Povla Frisch, de Copenhague, la soliste de la soirée, possède un contralto agréable, sans avoir de grandes ressources. Elle excelle dans la note intime et sait admirablement détailler un morceau. Elle a chanté l'*Ode saphique* de Brahms avec une poésie et une maîtrise inimitables. Elle a été moins heureuse dans un air de Gluck, mais la note gaie lui est aussi familière. Son succès s'est affermi au cours de la soirée et le public, quelque peu ahuri au début, a su mieux apprécier les qualités charmantes de cette remarquable artiste qui, dans un « Liederabend », doit être délicate.

Après son dernier « Récital Chopin » et son concert d'adieux, M. Raoul de Koczalski — toujours à la demande générale — a donné encore un tout dernier concert à des prix sinon populaires, du moins plus bas. Il a joué du Bach, du Beethoven, du Mozart, du Schubert, du Chopin, et même du Koczalski, avec cet art très subjectif qui est sa grande force et — un peu aussi — sa faiblesse.

Grande affluence toujours aux mercredis plus ou moins classiques — l'épithète est parfois impropre — de la Maison du Peuple. On y a répété, le 26 février, la ravissante suite de Gluck, groupée par Mottl, qui avait déjà charmé notre public aux concerts Mauguère et Guilbert. On y a repris aussi le prélude de *Lohengrin*, le *Sommeil de Psyché*, la 1<sup>re</sup> rhapsodie de Liszt. En M<sup>lle</sup> Marguerite Melville, M. Birnbaum nous a fait faire la connaissance d'une pianiste de talent qui a une technique très développée de la main droite et qui possède une grande routine. Elle a enlevé avec brio le concerto de Schumann, très bien accompagnée par l'orchestre, tandis que dans un « bis », auquel elle n'était sans doute pas préparée, elle a laissé un peu trop libre cours à son imagination.

Après une audition fort bonne de la quatrième symphonie de Beethoven, généralement peu jouée et mal placée entre deux sœurs qui la dépassent. M<sup>lle</sup> de Gerzabek, au 23<sup>me</sup> concert populaire, a joué très convenablement, avec MM. Keizer et Giroud, le cinquième concerto brandebourgeois de Bach. Visiblement,

notre distinguée pianiste lausannoise avait concentré tous ses efforts sur le concerto op. 57, en *ré bémol*, d'Emmanuel Moor, que le public (en dépit d'une claque bruyante!) a accueilli avec beaucoup de bienveillance et que l'artiste a joué avec un grand enthousiasme. Cette œuvre nouvelle du compositeur hongrois, de belle envergure, est loin d'être ennuyeuse. Elle est riche en beautés musicales et en ingénieuses combinaisons. On pourrait lui reprocher son décousu, mais ce caractère rhapsodique est peut-être voulu et il n'est pas indispensable que tout concerto ait de la ligne et du style. Le concert de MM. Casals, Thibaud et Cortot nous donnera l'occasion de revenir sur les œuvres de ce musicien qui jouit actuellement, un peu partout, d'une vogue étonnante.

Deux violoncellistes de l'orchestre se sont produits avec succès. M. Wessely, avec un beau son, a joué très honnêtement le concerto de Svendsen. L'œuvre n'ajoute rien à la gloire de son auteur et pèche par le seul défaut qui, selon quelques-uns, existe au monde : l'ennui. M. Canivez, très fêté, a interprété le concerto de Dvorak, une œuvre superbe de passion intense, originale et entraînante; l'artiste y a mis beaucoup de vie et d'énergie. Dans ce même concert, l'orchestre a donné une audition assez louable de la symphonie écossaise de Mendelssohn, qui renferme quelques trouvailles charmantes et méritait, par sa beauté plutôt lyrique et son sentiment poétique, cette reprise très applaudie. Le concert, qui débutait par la troisième ouverture de *Léonore*, a été terminé par une suite de *Danses norvégiennes* de Grieg, très connues de tous ceux qui jouent du piano et que M. C. Sitt a orchestrées assez heureusement.

Peu de monde pour entendre Mme Valérie Gerok-Andor, samedi 7 mars, à la Maison du Peuple. L'ex-primadonna des théâtres royaux de Leipzig et de Stuttgart y a donné, accompagnée avec goût par M. Robert Gayrhos, un morceau de son ancien répertoire, l'air de la Comtesse des *Noces de Figaro* et des « lieder » très goûtés de Schubert, Schumann, Franz, Brahms et R. Strauss. Elle a chanté encore deux études pour *Tristan* de R. Wagner, rarement entendues et pour cause. L'ordre chronologique de son programme mérite une mention élogieuse. Le succès artistique de la distinguée cantatrice a été très grand.

**Lucerne.** Notre vie musicale n'a été marquée jusqu'à présent par aucun événement de quelque importance. Au premier concert d'abonnement, la symphonie en *mi* mineur de Brahms et une *Rhapsodie javanaise* de Schäfer — comme morceaux d'orchestre c'était tout — qui ont eu un grand succès, malgré l'exécution peu brillante de la part de l'orchestre, dont la composition actuelle rend toute interprétation artistique absolument impossible. M. Hess, ténor, de Berlin, était le soliste de la soirée. Le deuxième concert d'abonnement méritait davantage d'attirer l'attention, d'abord par le choix des compositions (IV<sup>me</sup> symphonie et concerto pour piano en *ut* mineur de Beethoven, *Légende* pour piano de Liszt et *Phaëton*, poème symphonique de Saint-Saëns) et plus encore à cause du pianiste, M. Emile Frey, originaire de Baden, actuellement à Paris, qui a remporté un succès aussi brillant que bien mérité.

M. Raoul de Koczalski a donné un récital de piano, malheureusement devant un public peu nombreux, mais avec un vrai succès artistique; son art a été très goûté et fort applaudi. Par contre Mlle Steffi Geyer a eu le bonheur de jouer devant une salle bien garnie qui fut charmée par le talent et les qualités artistiques de la jeune violoniste.

Nos grandes sociétés locales ont donné leur concert annuel : le « Konzertverein » le 16 décembre, avec deux concertos pour trois pianos comme pièces de résistance; la « Liedertafel » le 27 janvier, avec un programme aussi artistique que bien étudié, et le « Männerchor » le 10 février, sans trouver l'enthousiasme, ni le succès des années précédentes. Espérons que la seconde partie de notre saison

musicale sera plus féconde et qu'elle nous réservera quelques surprises artistiques dont nous serons très reconnaissants.

**Neuchâtel.** M. R. de Koczalski en était, le 7 mars, à son quatrième récital. Cette dernière séance devait revêtir les formes d'un concert populaire, mais elle ne réunit qu'un très petit nombre d'auditeurs. Parmi les œuvres de Beethoven, Liszt et Saint-Saëns, M. R. de Koczalski avait inscrit au programme une étude de sa composition. D'après certains dires, le jeune pianiste reviendrait dans deux ans.

Le jour suivant, la société du « Frohsinn » (chœur d'hommes) fêtait le cinquantième anniversaire de sa fondation. Au concert de l'après-midi, le Temple du Bas était rempli. Outre les chœurs, d'assez bonne exécution, on a beaucoup applaudi M<sup>lle</sup> Cécile Valnor, cantatrice, et M. Carl Petz, violoniste. M. Hess, organiste, retenu à Berne par la maladie, a été remplacé au dernier moment par M. P. Benner.

**Vevey.** Il s'est passé bien des choses depuis la dernière chronique veveysanne, et s'il est vrai qu'on ne peut parler de « vie musicale » intense, dans une ville comme la nôtre, du moins est-il juste de signaler les principales auditions auxquelles notre public fut convié.

MM. Diémer et Risler ont donné, ici aussi, leur récital à deux pianos et, par un effort superbe d'adaptation réciproque, ils ont réussi à fondre, presque toujours, dans une série d'œuvres de valeur, leurs deux tempéraments si distincts, voire même si opposés. — Peu après, notre orchestre d'amateurs, l'« Harmonie » (que de souvenirs évoqués à ce seul mot, pèlerinages annuels et printaniers à St-Martin, où une excellente petite phalange chorale interprétait, sous l'entraînante direction de M. H. Plumhof, quelque chef-d'œuvre du passé, quelque composition nouvelle et qui, dès lors, a fait son chemin!... pourquoi tout cela ne renaîtrait-il pas?) a fait entendre, sous la direction compétente de M. W. Weiss, l'ouverture de *Rosemonde*, de Schubert, la 1<sup>re</sup> symphonie de Beethoven et la *Marche* de « Tannhäuser » de R. Wagner. Le directeur lui-même se montra violoniste de talent, dans deux fragments du concerto en *sol* mineur de M. Bruch, et dans la *Ballade et Polonaise*, de Vieuxtemps. — Le lendemain, c'était le tour de M. Piero-Maria Galazzo, pianiste aveugle, dit le programme, ce que l'on distingue, hélas! aux nombreuses fautes dont celui-ci est émaillé (*Robinstein*, *List*, *Westerraut*, poème *hérotique*, etc.), sans compter que l'on en est encore à intituler la sonate en *ut dièse* mineur, de Beethoven, *Clair de lune*!

Au milieu de décembre, l'« Orchestre symphonique » de Lausanne est venu, avec M<sup>lle</sup> H. Luquiens comme soliste. Grand succès pour la symphonie en *ut*, de Schubert, et pour M. Ed. Combe, dont la cantatrice interprète les œuvres avec beaucoup de charme.

Enfin, nous avons eu, comme la plupart des villes de la Suisse romande, la visite de M<sup>me</sup> Marx-Goldschmidt, l'excellente pianiste, avec M. P. Sarasate, toujours le même, en dépit des soixante-quatre ans qu'il fête aujourd'hui même (10 mars), puis deux concerts de M. R. de Koczalski et la première des quatre séances de sonates, pour piano et violon, que M. et M<sup>me</sup> David Roget donneront au cours de cette saison. Nous reparlerons de ces auditions intéressantes.

**Yverdon.** M. Raoul de Koczalski nous est revenu pour la seconde fois, le mercredi 4 mars. La salle de l'Aula était bien garnie, et le public a manifesté à plusieurs reprises son enthousiasme par des applaudissements prolongés.

Le programme comprenait du Beethoven, du Schubert, du Liszt, du Chopin, du Schumann et du Rubinstein. Les morceaux de Chopin — et notamment la *Fantaisie-Improvisation*, puis la *Tarentelle* — furent une vraie perfection. Nous avons en outre singulièrement goûté et admiré le *presto* de la sonate de Beethoven (op. 31), ainsi que l'exécution si personnelle des *Papillons* de Schumann, où l'excellent pia-



niste a mis tant de caprice et de grâce ailée ! Quant aux valse, nous les verrions disparaître sans le moindre regret du répertoire habituel !

M. de Koczalski n'a pas seulement un grand talent et une habile technique ; ce qui nous charme avant tout, c'est la parfaite simplicité de l'artiste, c'est la délicatesse de son jeu, c'est la poésie intense qui se dégage de toutes les œuvres qu'il interprète avec une aisance admirable et une souriante bonhomie. Nous espérons que lors d'une prochaine tournée en Suisse, M. de Koczalski se souviendra encore des Yverdonnois généralement délaissés !

F. B.

**Zurich.** Le dernier mois courant a vu s'achever les deux grands cycles des concerts d'abonnement et de musique de chambre. Ce serait un grand vide dans notre vie musicale si, dès le 10 mars, ne devait pas s'ouvrir la série des concerts symphoniques populaires.

La musique de chambre avait commencé ses soirées avec une solennité particulière, en débutant, comme pour célébrer la mémoire de Joachim, par le quatuor en *si bémol* majeur, de Beethoven, qui fut pour nous le chant du cygne du grand violoniste. Et notre quatuor a su montrer, au cours de ses concerts, qu'il conserve les traditions du grand art. Les événements prêtèrent encore au dernier concert une gravité inaccoutumée : l'un des quatre artistes, M. Akroyd, venait de se séparer brusquement de ses trois collègues, MM. Essek, Ebner et Röntgen. Ceux-ci triomphèrent de toutes les difficultés et donnèrent une fois de plus la preuve de la souplesse et de la profondeur de leur sens musical. Puisque je les ai nommés, je ne puis pas passer sous silence le nom de M. Freund, notre meilleur pianiste zurichois, qui, avec eux et à côté d'eux, acheva la série de ses admirables récitals.

L'espace me manquerait pour donner ici une appréciation générale et motivée de l'ensemble de nos concerts d'abonnement. Je préfère aujourd'hui m'en tenir au dernier concert de la série, que, personnellement, je déclarerais volontiers le plus beau de tous. Il nous promettait M. Eugène Ysaye ; mais celui-ci voulant à tout prix jouer un concerto pour violon de M. E. Moor<sup>1</sup>, on s'adressa à M. Carl Flesch, directeur du Conservatoire d'Amsterdam. Cet artiste relativement peu connu mérite d'être placé à côté des plus grands maîtres du violon, et le fait même que son nom n'est pas dans toutes les bouches nous paraît être l'un des signes les plus authentiques de sa réelle supériorité. Carl Flesch est à l'extrême opposé de ces virtuoses dont l'habileté technique est la qualité première et comme le point de départ de tout leur développement musical ; il possède une technique étonnante et l'a bien montré dans l'*Allegro* de Nardini, et surtout dans *Sarabande et Tambourin* de Leclair ; mais, avant tout, M. Flesch nous donne l'impression d'un homme ; sa manière de jouer Beethoven est celle de quelqu'un qui a vécu, dans toute la profonde acception du terme, et qui est arrivé à comprendre et à exprimer par l'interprétation musicale tout ce que la parole serait inhabile à dire. Flesch, comme dans un des précédents concerts M<sup>lle</sup> Tilly Kœnen, nous a remis en mémoire la remarque d'un professeur à son élève qui venait d'exécuter sans le moindre accroc un morceau difficile : « C'est parfait ; mais il vous manque le chagrin d'amour ! » C. Flesch et T. Kœnen ont eu leur chagrin d'amour ; aussi leur musique est-elle une des formes de l'expression de la vie intérieure. Et si la musique n'est pas cela, elle n'est rien.

C'est dans ce sens que, dans une autre chronique, je m'efforcerai d'esquisser les qualités de notre orchestre de la « Tonhalle ». On ne peut pas tout dire à la fois.

R. A. N.

<sup>1</sup> Il est évident que cette affaire, qui a fait grand bruit à Zurich, n'est nullement une question de personnes. M. Volkmar Andreae, le distingué chef d'orchestre des Concerts d'abonnement, est seul juge et seul responsable de l'unité de style de ses programmes. Il a donné un bel exemple de conscience artistique en obligeant le soliste, quel qu'il soit, à s'y conformer ou à se retirer.

(G. H.)